

diesse peut charmer un ingénieur, dont le goût, plus que douteux, ne satisfera jamais un artiste.

Nous franchissons sur un beau pont de pierres le Pô, aux flots pressés comme ceux d'un torrent ; nous saluons par un mot du cœur l'église de la Mère de Dieu, *Gran Madre in Dio*, vaste coupole au majestueux portique élevée, sur le modèle du Panthéon de Rome, en souvenir du retour à Turin du roi Victor-Emmanuel 1<sup>er</sup>. Quelques instants plus tard, nous étions au sommet du Mont des Capucins. L'œil y jouit d'un splendide panorama : devant soi, le fleuve qui se déroule en de gracieux méandres entre les vastes quais qui l'endiguent ; puis la ville avec ses coupoles hardies, ses palais aux toits rouges et la belle verdure de ses jardins publics ; à droite, du côté de l'est, les collines boisées de la Superga et la belle église qu'y fit élever Amédée II, en souvenir de la délivrance de Turin en 1706 et qui renferme les nombreux tombeaux des rois de Sardaigne ; à gauche, les plaines du Piémont ; et par-delà, à l'ouest et au nord, le massif neigeux des grandes Alpes, depuis le Mont Viso jusqu'au Mont Rose.

Il nous eût été doux de contempler à loisir ce spectacle grandiose, de discerner, de compter un à un tous les sommets à moitié cachés dans la brume, mais les minutes étaient comptées. Il fallut redescendre. Une pause devant le monument de Crimée, haute pyramide de granit avec bas-reliefs de bronze et trois statues ravissantes de marbre blanc : une Victoire entre un marin au profil calme et doux et un bersagliere qui, le clairon aux lèvres, sonne crânement la charge. Un salut du cœur à tous les soldats, italiens et français, qui, là-bas, il y a bientôt un demi-siècle, se battirent et moururent en héros. Une visite rapide, sur la rive gauche du Pô, au château royal de Valentino, lourde construction en briques du xvi<sup>e</sup> siècle, à qui les quatre tours dont il est flanqué donne un aspect de château féodal, aux vastes jardins et au parc dont il est entouré, et c'est fini... Nous quittons Turin, emportant pour toujours le souvenir de la *Consolata*, du Saint-Suaire et de sa chapelle, prêts à oublier les monuments fastueux que l'Italie prodigue à ses grands hommes, pour nous, catholiques, tristement célèbres, les Garibaldi et les Cavour.

La voie ferrée de Turin à Milan court à travers une immense plaine, arrosée et fécondée par mille canaux, tantôt parallèles les uns aux autres, tantôt entrecroisés, quelquefois même superposés. A perte de vue ce sont des mûriers qui s'alignent comme les pommiers dans nos champs du Craonnais, des rizières, des prairies où l'herbe pousse même en hiver et où, dit-on, les foin se font jusqu'à douze fois par an ; et par-delà, pour encadrer cette belle verdure, ce sont les montagnes aux neiges éternelles. Pendant que le train file à toute vapeur, l'œil se repose sur ce gai et riche paysage, l'esprit évoque les souvenirs du passé. Il est peu de pays, si ce n'est les bords du Rhin, qui aient plus souvent frémi sous le pied des soldats et retenti du bruit des armes. Que de fois, depuis les vieux Barbares et les vieux Romains, la France, l'Italie, l'Autriche et l'Espagne s'y sont donné des rendez-vous terribles ! Voici Verceil, où Marius défit les Cimbres et sauva sa patrie, où saint